

## « De qui tu voudras, je serai la fille. »

Martine-Emmanuelle Lapointe

Volume 53, numéro 1 (293), octobre 2011

L'abdication

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65444ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapointe, M.-E. (2011). « De qui tu voudras, je serai la fille. ». *Liberté*, 53(1), 66-71.

# « DE QUI TU VOUDRAS, JE SERAI LA FILLE. »

Une nation québécoise qui a un projet et un avenir peut se permettre de ne pas tout accepter de son héritage (pas toujours si vénérable que ça...) et de ne pas être simplement la porte-parole monocorde et monotone d'une identité, somme toute bourgeoise, qui n'arrive pas, malgré tous ses efforts, à se fonder politiquement et qui se donne imaginativement sur le mode mythique.

CATHERINE MAVRIKAKIS, « Trahir la race :  
portrait de l'intellectuel québécois en Judas »

J'emprunte le titre de ce court article au roman *Fugueuses*, publié par Suzanne Jacob en 2005. « De qui tu voudras, je serai la fille [...]. Comme tu voudras, de qui tu voudras, je m'en balance<sup>1</sup> » affirme Nathe, âgée de 13 ans, qui n'appartient ni à la génération du baby-boom ni à celle des X, enfin si l'on se permet de plaquer sur un personnage de fiction des étiquettes générationnelles déjà considérées comme discutables dans le champ de la sociologie. Mais Nathe se balance-t-elle vraiment de ses origines ? Renie-t-elle en bloc ses parents, biologiques ou adoptifs ? Pas vraiment. Elle remet plutôt en cause cette volonté commune aux adultes qui l'entourent de faire d'elle la descendante, si ce n'est la propriété, des uns ou des autres. Or, Nathe ne sait pas

1. Suzanne Jacob, *Fugueuses*, Montréal, Boréal, 2005, p. 303.

« appartenir » et ne connaît que confusément, par fragments, par discours rapportés, le récit de ses origines. C'est dire qu'elle n'entend pas refuser ou trahir l'héritage. Ce serait trop s'engager. Devant les ratés de la transmission et l'incertitude du legs familial, elle choisit plutôt de laisser aux autres le soin de lui inventer une histoire. Ni « fil[le] déchu[e] de race surhumaine<sup>2</sup> », ni « enfant dépossédé[e] du monde<sup>3</sup> », ni « sa propre enfant<sup>4</sup> », Nathe s'en remet aux regards et aux paroles d'autrui.

« De qui tu voudras, je serai la fille [...]. Comme tu voudras, de qui tu voudras, je m'en balance. » Lors de ma lecture du texte de Gilles Gagné, la petite phrase de Jacob m'a hantée. Non parce qu'elle exprime l'attitude de l'héritier contemporain — qu'il soit de la génération X ou Y —, mais bien parce qu'elle traduit assez éloquemment la posture du « jeune » dans l'imaginaire québécois contemporain. Il semble en effet que par moment tout se passe comme si ce dernier disait : « Faites de moi ce que vous voudrez ; de toute façon, je ne suis pas vraiment là, je suis un peu absent, pas très disert. » Oui, je sais, je joue ici le jeu de la généralisation. Je ne suis pas sans savoir que plusieurs « jeunes » sont actifs, loquaces, présents sur la place publique, de vrais « bâtisseurs » pour utiliser un mot quasi désuet de nos jours.

Il n'en demeure pas moins que les médias, le cinéma et la littérature nous offrent de nombreux exemples, non de la démission des fils et des filles des baby-boomers, mais de leur passivité et de leur effacement. Le 21 juin dernier, le journal *Le Devoir* a fait paraître le « Manifeste pour un Québec dégrisé », librement inspiré du *Refus global* de 1948. Le texte dessine dans un style emphatique le portrait d'une jeunesse rassemblant « les vaincus, les marmots, les anormaux, les perdus » qui n'arrive à se définir que par la négative :

Nous ne sommes pas des anarchistes, nous ne sommes pas des souverainistes, ni des fédéralistes, nous ne sommes aucunement maoïstes, stalinistes ou castroïstes, nous nous foutons de vos idéologies de vieillards, de vos imaginations grisâtres, nous ne sommes que la jeunesse dynamique, qui, déjà, craint devoir léguer un monde amer à des enfants qui auront honte de leurs pères<sup>5</sup>.

2. Alfred DesRochers, *À l'ombre de l'Orford*, suivi du *Cycle du village*, Paris et Montréal, Fides, coll. « Nénuphar », 1948, p. 35.
3. Anne Hébert, *Le torrent*, Montréal, HMH, « L'Arbre », 1963, p. 9.
4. Réjean Ducharme, *L'avalée des avalés*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1991 [1966], p. 29.
5. Dave Bakken, Patrice Bertolacci et David Vachon, « Manifeste pour un Québec dégrisé. Rompre avec l'idéal du vert-de-gris », *Le Devoir*, 21 juin 2011, <http://www.ledevoir.com/politique/quebec/325901/manifeste-pour-un-quebec-degrise-rompre-avec-l-ideal-du-vert-de-gris> (consulté le 19 août 2011).

Même si elles sont refusées par les « dégriseurs », les références culturelles et historiques, « les idéologies de vieillards », sont toujours celles de leurs aînés. Impossible, semble-t-il, de revendiquer sa place en parlant le langage de sa génération, de son époque. Dans *Les invasions barbares* d’Arcand, les étudiants des universitaires, naguère mis en scène dans *Le déclin de l’empire américain*, sont « touchants pour des analphabètes », « ils auraient pu apprendre aussi bien que [leurs maîtres], mais personne leur a enseigné (sic). C’est comme tout le reste<sup>6</sup>. » Dans de nombreux romans québécois contemporains, de *Tarmac* de Nicolas Dickner à *Vu d’ici* de Mathieu Arsenault, en passant par *Le ciel de Bay City* de Catherine Mavrikakis, le « jeune », l’enfant, l’héritier, est souvent désœuvré — lieu commun de tous les discours sur la génération X — mais plus encore hanté par la fin du monde, les références culturelles de la société de consommation ou les fantômes de l’Histoire. Le sujet du roman contemporain se retrouve ainsi souvent dans un paysage incertain, héritier de traditions moribondes sur lesquelles il n’a que très peu de prise. Un tel désœuvrement serait-il pour autant le propre de la culture contemporaine? J’en doute. Dans son magnifique roman *Agonie* paru en 1984, Jacques Brault n’écrivait-il pas : « Il n’y a pas, il n’y a jamais eu, il n’y aura jamais de pays<sup>7</sup> »? Le sujet moderne — et non pas uniquement contemporain — serait toujours en exil, incapable de « former un lieu de connivence<sup>8</sup> ». Il serait fatigué, atteint d’une sorte de lassitude que ni les progrès technologiques ni la course à la performance ne sauraient soigner.

Mes exemples sont pour la plupart tirés d’œuvres littéraires et n’ont peut-être pas la consistance et le sérieux des faits sociologiques. Et pourtant... Qu’ai-je retrouvé dans le texte de Gilles Gagné, qui dessine d’ailleurs « trois personnages du théâtre des rapports intergénérationnels »? La génération X serait composée d’individus nés directement dans la consommation, incapables de croire en un idéal collectif, attachés au triomphe de l’économie et aux valeurs néolibérales, s’adonnant à une parentalité narcissique, râleurs. Le portrait est sombre, et loin de moi l’idée d’en mesurer la réalité. J’insisterai plutôt sur un aspect central de la réflexion de Gilles Gagné : la question des valeurs collectives. La première figure générationnelle, née en 1920, aurait fondé des projets reposant principalement sur

6. Denys Arcand, *Les invasions barbares*, 2003.

7. Jacques Brault, *Agonie*, Montréal, Boréal, « Boréal Compact », 1993 [1984], p. 77.

8. *Ibid.*

quatre valeurs cardinales, soit l'honneur du travail, l'égalité politique des femmes, l'éducation pour tous et l'amour de la république. La deuxième figure générationnelle, née vers 1940, aurait évolué dans un monde dominé par ces valeurs. À l'époque contemporaine, ces valeurs auraient été instrumentalisées au point de ne plus être portées par la communauté.

Ce portrait rapidement esquissé du membre de la génération X, et exacerbé par les œuvres cinématographiques et romanesques contemporaines, fait écho aux réflexions de plusieurs essayistes et critiques sur l'épuisement de la culture québécoise. Dans un vaste corpus de textes parus depuis 1980, l'histoire de la culture québécoise se divise en un avant et un après. L'avant, rien de neuf sous le soleil, se présente comme un véritable moment d'apothéose moderne, renvoie aux mythiques années 1960 et à la période de la Révolution tranquille, dont on retient généralement les aspects les plus lyriques. L'après en est la suite logique, le prolongement moribond et désengagé — notez que l'on retrouve le même topos en France autour de Mai 1968. L'après se situe dans un espace temporel aux contours imprécis. Il aurait un commencement — autour de 1980 —, mais pas de fin, car il serait la fin. Il incarnerait le dénouement sous toutes ses formes, l'épuisement des signes de la culture, l'essoufflement, la morosité sociétale, l'absence de projets, le règne des idéologies molles. Dans *L'écologie du réel*, paru en 1988, Pierre Nepveu a associé à cet après, de manière nuancée, l'émergence d'une littérature «*post-québécoise*<sup>9</sup>» qui ne se reconnaîtrait plus dans le projet forgé par l'institution littéraire des années 1960. François Ricard a décrit, à la fin des années 1980, une forme de normalisation qui retirerait à l'œuvre littéraire son pouvoir subversif<sup>10</sup>. Plus récemment, il a même parlé d'une postlittérature, constituée d'écritures libérées de la littérature et du poids de la tradition, car :

Au festival permanent de la littérature qui bat son plein dans le Québec postmoderne, tous sont appelés et tous sont élus. Ce qui ne veut pas dire que toute forme de hiérarchie ait disparu, loin de là, mais ces hiérarchies relèvent maintenant de critères qui, à strictement parler, sont étrangers à la littérature et à *un système de valeurs* qui lui serait propre. Certes, ces autres

9. Pierre Nepveu, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, coll. «Boréal Compact», 1999 [1988], p. 14.

10. François Ricard, «Remarques sur la normalisation d'une littérature», *Écriture*, n° 31 (automne 1988), p. 11-19.

critères, comme le potentiel commercial ou la conformité idéologique, ont toujours joué un rôle dans la vie littéraire et dans la fortune des auteurs et des œuvres. Mais ils le faisaient souvent par accident, ou par surcroît, et leur influence semblait subordonnée à celle de la valeur littéraire et plus ou moins brouillée par elle<sup>11</sup>.

Le festif envahissant aurait transformé la littérature en un divertissement semblable aux autres manifestations du champ culturel.

Faut-il voir là un simple récit générationnel? Oui et non, dans la mesure où les «jeunes» collaborateurs des revues *Contre-jour* et *Liberté*, pour ne nommer que celles-là, s'en inspirent également. Certains d'entre eux vivent parfois une forme de nostalgie différée, qu'ils n'auraient pas vécue, mais dont ils ressentiraient toujours les effets délétères. Dans la présentation du dossier «Politique et littérature : les mots, petits ou grands», paru dans *Contre-jour*, on évoque notamment : «[ ]a rancœur que la maturité désenchantée de notre époque entretient à l'égard des idéaux d'un monde à construire<sup>12</sup>». Dans un entretien publié en 2009 dans la revue *Liberté*, Alain Farah affirme, quant à lui, avoir connu «une forme de préhistoire, à [sa] modeste échelle, où l'articulation du politique et de l'Histoire pouvait encore s'envisager<sup>13</sup>».

Le présent épisode de la culture québécoise n'est pas toujours conçu sous le signe de la mélancolie et du désenchantement, du moins dans les ouvrages savants qui se réclament d'une certaine neutralité scientifique. Faute de pouvoir catégoriser la littérature actuelle, on célébrera sa polyphonie, son ouverture et son éclatement. On la rattachera tantôt à une condition ou à une identité (écritures migrantes, littérature anglo-québécoise), tantôt à une tendance (intimisme, postmodernité, hyperréalisme, autofiction). Quand on ne vantera pas le «brouillage des voix», «le divers et l'hétérogène<sup>14</sup>», caractéristiques d'une sorte de postmodernité vaguement définie, on évoquera la spécialisation des genres, la multiplication des sagas et l'exposition de

11. François Ricard, «Après la littérature», *L'Inconvénient*, n° 15, novembre 2003, p. 75 (je souligne).
12. «Politique et littérature : les mots, petits ou grands», dossier dirigé par Martin Jalbert, *Contre-jour*, n° 8, 2005, p. 65.
13. Pierre Lefebvre et Robert Richard, «Le temps est gelé. Entretien avec Paul Chamberland et Alain Farah», *Liberté*, vol. 51, n° 4 (décembre 2009), p. 35.
14. Lise Gauvin et Franca Marcato-Falzone (dir.), *L'âge de la prose*, Montréal et Rome, VLB et Bulzoni, 1992, p. 10 et 15.

la littérature québécoise sur la scène internationale<sup>15</sup>. En somme, trop difficile à catégoriser, trop éclectique, trop récente, la littérature contemporaine ne serait pas accompagnée d'un récit qui en livrerait le sens et qui pourrait être facilement transmis.

Toutes ces analyses nous ramènent au fond à un même constat : à l'époque contemporaine, il semble impossible de réfléchir à partir de valeurs communes. On ne sait tout simplement pas quelles sont les valeurs qui animent les membres de la collectivité. C'est toute la question de la valeur — esthétique, politique, morale — qui serait devenue obsolète, vidée de sa substance. Et le problème du boomer — toujours dans la perspective d'une lecture générale et réductrice — réside sans doute dans son incapacité à prendre la réelle mesure de ce changement. Élevé à une époque où le bien et le mal, le bon et le beau, l'orthodoxie et la subversion étaient définissables, il ne peut simplement pas renoncer à ces catégories, à ce système de valeurs. Le boomer comme le X se trouveraient donc dans une impasse : ils ne parleraient pas le même langage ; le premier ne saurait pas transmettre ses valeurs au second ; le second n'arriverait pas à actualiser les enseignements du premier. Dans ce théâtre générationnel, il s'avère bien vain de chercher les coupables et les victimes. La passation des legs et des valeurs culturels a toujours été chose périlleuse, tout comme la communication entre les membres de générations différentes. L'idée même d'une transmission transparente des héritages relève d'une sorte de mythologie commode, surtout pour les apôtres du passé.

« De qui tu voudras, je serai la fille », n'est-ce pas aussi une manière de dire que la culture, l'héritage et les valeurs peuvent s'inventer de manière hasardeuse, emprunter à diverses sources, et que ce mouvement incertain de la transmission n'a rien de si catastrophique finalement ? Sans renoncer complètement au legs du passé, peut-être faudrait-il tenter de lire autrement l'attitude du « jeune », qu'il soit membre de la génération X ou non. Peut-être faudrait-il aussi pouvoir critiquer l'héritage et les valeurs de la Révolution tranquille sans pour autant être reconnu coupable de crime de lèse-majesté.

15. Voir notamment le chapitre « Le décentrement de la littérature (depuis 1980) » dans Michel Biron, François Dumont, Élisabeth Nardout-Lafarge, avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe, *L'histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, « Boréal Compact », 2010 [2007], p. 529-626.